

sur un air mélancolique. En débarquant, l'otage, conformément à la coutume du pays, se jeta à la renverse dans l'eau, et resta dans cette posture jusqu'à ce que quatre de nos gens vinssent l'en retirer, pour le conduire avec son compagnon dans le fort.

« L'ambassadeur reçut en présent de M. Baranov un vêtement chaud en retour d'une loutre qu'il lui avait donnée. Ensuite il fut congédié avec la même réponse que la veille. A midi nous vîmes trente hommes armés de fusils qui s'approchaient; arrivés à portée, ils s'arrêtèrent et commencèrent leur pourparler. Il fut vite rompu, parce qu'ils ne voulurent pas accéder à la demande de M. Baranov de nous laisser à jamais possesseurs de l'emplacement que nous occupions, et de nous remettre deux autres personnages de considération comme otages. L'entrevue terminée, les sauvages qui s'étaient assis, se levèrent, et, après avoir répété plusieurs fois en chantant : *ou, ou, ou!* c'est-à-dire, *fini, fini, fini!* ils se retirèrent en bon ordre militaire. Nous leur fîmes dire par notre interprète que nous allions sur-le-champ envoyer nos bâtimens contre leur fort, et qu'ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes des conséquences qui pourraient s'en suivre.

« Nous mimés cette menace à exécution le

1^{er} octobre, en plaçant quatre de nos navires en ligne devant leur fort. Alors je fis arborer un pavillon blanc à bord de la *Néva*. L'ennemi en hissa un semblable. Cette circonstance me laissait quelque espérance de pouvoir éviter l'effusion du sang. Je me flattais en vain. Les Siteans ne faisant aucune démarche, j'ordonnai aux navires de tirer sur le fort, et j'envoyai la chaloupe et un canot avec une pièce de quatre, pour détruire toutes les pirogues qui se trouvaient sur la plage; quelques-unes étaient assez grandes pour porter soixante hommes; je dis aussi de mettre le feu à une grande grange voisine du rivage, où je supposais que l'on avait renfermé des munitions. M. Arbousov voyant qu'il n'effectuait pas grand-chose en restant dans ses embarcations, débarqua son artillerie, et marcha contre le fort. M. Baranov qui était en ce moment à bord de la *Néva*, commanda de même de mettre à terre des pièces de campagne, et, avec cent cinquante hommes, marcha pour soutenir M. Arbousov. Les sauvages se tinrent parfaitement tranquilles jusqu'à la nuit, excepté que de temps en temps ils tiraient un coup de fusil. Trompé et encouragé par cette apparence paisible, M. Baranov donna le signal de monter à l'assaut, démarche qui manqua d'être funeste à nos gens. Les sauvages les voyant tout près de leur palissade, se réuni-

rent en peloton, et firent feu sur eux avec un ordre et une vigueur qui nous surprirent. Les Aléoutes qui, aidés de quelques employés de la compagnie, traînaient les pièces d'artillerie, furent si effrayés d'une réception si inattendue, qu'ils décampèrent. Les commandans, restés avec une poignée de monde qui appartenait à mon équipage, jugèrent qu'il était prudent de se retirer et de tâcher de sauver les canons. Les Sitcans s'en étant aperçus, fondirent sur eux. Quoique blessés, nos matelots se battirent vaillamment, et emmenèrent les pièces de campagne. Dans cette affaire, j'eus quatorze hommes de mon équipage blessés et deux tués. Si je n'eusse pas couvert la retraite par le feu de mon artillerie, probablement personne n'eût échappé. M. Baranov reçut une blessure au bras. Les barbares élevèrent à l'instant sur leurs lances, pour nous le montrer, le corps d'un des infortunés qui avaient été tués.

« Cette affaire qui se termina vers six heures du soir, nous déranga beaucoup, et quoique le silence de nos ennemis pendant la nuit, nous fit croire qu'ils avaient peut-être plus souffert que nous, nous n'en éprouvâmes qu'une légère consolation.

« Le lendemain matin un de mes matelots blessés mourut. Bientôt après je reçus de M. Ba-

ranov qui s'était retiré dans son fort, une note par laquelle il m'apprenait que trop souffrant de son bras pour venir me trouver, il me pria de me charger à l'avenir de la conduite de la guerre avec les Sitcans. Employant alors le moyen auquel j'aurais souhaité qu'on eût eu recours la veille, le vaisseau commença un feu bien nourri contre le fort des ennemis. Dès l'après-midi, ils m'envoyèrent demander la paix, offrant de remettre en nos mains comme otages quelques-unes de leurs familles les plus considérables, et de nous rendre tous les prisonniers qu'ils nous avaient faits. Je reçus favorablement cette ouverture, mais j'insistai pour qu'aucune de leurs pirogues ne sortit avant qu'ils eussent rempli les conditions qu'ils proposaient.

« Avant la nuit un jeune homme arriva comme otage; les autres, dit-il, devaient le suivre le lendemain. Nous fûmes instruits par son canal du nombre de chefs qui étaient dans le fort, ainsi que de l'état de leurs provisions et de leurs munitions, et de la quantité de leurs fusils et de leurs canons. Je désirais d'autant plus connaître ce dernier point, qu'ils avaient considérablement endommagé nos manœuvres. Malgré les apparences favorables, on fit bonne garde pendant la nuit.

« Le 5 les Sitcans arborèrent un drapeau blanc et dans le cours de la journée envoyèrent d'autres

otages. Je fus cependant obligé de faire feu de temps en temps, parce que l'on voyait des hommes qui ramassaient nos boulets tombés sur la plage; ce qui était contraire à nos arrangemens.

« D'autres otages arrivèrent encore le lendemain avec un homme et deux femmes de Cadiak. Instruit par ceux-ci que plusieurs tojons malintentionnés étaient encore dans le fort, je leur demandai aussi des otages. L'après-midi M. Baranov étant venu à bord, nous avons décidé après mûre délibération d'insister, comme clause indispensable des préliminaires, sur la reddition du fort. Cette demande fut envoyée le soir même aux Sitcans pour qu'ils eussent le temps d'y réfléchir pendant la nuit, et pour leur montrer que nous parlions sérieusement, je fis approcher davantage le vaisseau de leur fort. Sur ces entre-faites nos Aléoutes avaient fouillé les bois, où ils découvrirent entre autres une grande quantité de draps et une quantité de poisson sec, suffisante pour charger cent cinquante bidarkas. Les Sitcans ont coutume de cacher dans les bois toutes les choses dont ils n'ont pas un besoin immédiat, et qui sans cette précaution leur seraient volées, s'ils les gardaient dans leurs maisons. Ce drap leur avait été fourni par les navires américains dont ils reçoivent aussi beaucoup d'autres marchandises.

« Le 15 il arriva encore deux otages; l'un était une jeune fille de Cadiak; elle nous apprit que l'ennemi avait envoyé demander du secours aux habitans de Housnov. Aussitôt l'interprète alla de ma part exiger la reddition immédiate du fort; il ne rapporta qu'une réponse évasive. Après un échange successif de plusieurs messages, je consentis à attendre jusqu'au lendemain, le toyon promettant d'évacuer le fort.

Le 16, après que M. Lisiansky eut arboré un pavillon blanc, il dépêcha un messenger aux Sitcans; comme les réponses qu'ils firent lui donnèrent lieu de soupçonner qu'ils ne voulaient que gagner du temps jusqu'à l'arrivée de quelque renfort, il recommença de tirer sur leur fort. Dans la journée les Russes prirent deux grandes pirogues; l'une appartenait à un vieillard qu'ils avaient surnommé *Charon* parce qu'il passait les otages. Bientôt il vint demander sa barque, protestant qu'au moment où il quittait le fort, elle s'était démarrée et en allée en dérive. « Il mentait, dit M. Lisiansky, je la lui refusai, et je l'invitai à retourner près de ses compatriotes pour les engager à évacuer le fort au plutôt. Il y consentit, et ajouta que s'ils accédaient à cette proposition, ils la feraient connaître pendant la nuit en chantant *ou, ou, ou*.

« A huit heures du soir nos oreilles furent

frappées de ce cri auquel on répondit par une acclamation ; elle fut suivie d'une chanson des sauvages ; le sens en était que seulement de ce moment, les Sitcans pouvaient se regarder comme hors de danger.

« Le 7 j'observai de bonne heure des corneilles qui planaient au-dessus du fort ; un messager que j'envoyai pour en connaître la cause, m'annonça que les Sitcans l'avaient quitté pendant la nuit, n'y laissant que deux vieilles femmes et un petit garçon. Jugeant de nous par eux-mêmes, ils nous avaient cru capables de perfidie et de cruauté, et avaient supposé que s'ils fussent sortis ouvertement dans leurs pirogues, d'après notre convention, nous eussions tombé sur eux par représailles de leur conduite passée ; ils avaient donc préféré de s'échapper dans les bois, laissant beaucoup de choses derrière eux. On découvrit dans leur fort une bonne quantité de provisions pour nos chasseurs, et une vingtaine de grandes pirogues dont quelques-unes étaient neuves.

« M. Baranov ordonna de détruire le fort. L'on mit aussitôt la main à l'œuvre. Quelle peine cuisante j'éprouvai lorsqu'y étant allé le lendemain avant qu'on l'incendiât, je vis les cadavres d'une quantité de petits enfans égorgés par leurs parens, de crainte que leurs cris, lorsqu'on les aurait emportés, n'eussent trahi la retraite dans laquelle

ces barbares se réfugiaient. Le même motif avait fait tuer les chiens. La quantité de provisions de tout genre, de coffres vides, et d'ustensiles que l'on trouva dans l'enceinte du fort, fit conjecturer qu'il contenait au moins huit cents habitans mâles. Il était en blocs de bois si épais et si solides que nos coups de canon n'avaient pu les entamer à une encablure de distance. Il avait du côté de la mer une porte et deux embrasures pour l'artillerie, et deux grandes portes du côté des bois.

« D'après les avis que nous reçûmes, il nous parut très-vraisemblable que les Sitcans s'étaient enfuis principalement parce qu'ils manquaient de poudre et de boulets ; et qu'autrement ils se seraient défendus jusqu'à la dernière extrémité. Cette heureuse issue de la contestation nous mit en possession de deux petits canons de plus ; et d'une centaine de nos boulets.

En faisant le recensement de leur monde, les Russes trouvèrent qu'ils avaient perdu six hommes de leur nation et quelques Aléoutes. On ne put savoir de quel côté les Sitcans avaient fui, quoique l'on eût des chasseurs et des pêcheurs dispersés de tous les côtés. Le 21 un des derniers fut tué d'un coup de fusil parti du milieu des bois ; ainsi, malgré la paix conclue avec les naturels, l'inimitié subsistait encore. « Nous n'en fûmes pas surpris, s'écrie M. Lisiansky, car quelle

foi peut-on avoir aux promesses, ou quel fond peut-on faire sur l'humanité d'un peuple qui nous avait donné un exemple si révoltant de son atroce barbarie en massacrant de sang-froid ses propres enfans.

« Quelques jours après cet événement malheureux, le vieux Charon vint à bord de la *Néva*, non de la part des Sitcans, mais de celle des Housnoviais qui l'envoyaient pour nous assurer de leur amitié. Il apportait en présent deux loutres de mer; il reçut en retour des marchandises pour une valeur égale et la déclaration que nous désirions vivre amicalement avec tous nos voisins et notamment avec les bons Housnoviais. Ce respectable ambassadeur, en recevant une réponse si favorable, nous donna une idée peu avantageuse de ses sentimens; car dans un discours assez étendu, il nous pria, au nom de ses nouveaux commettans de leur permettre de combattre et de subjuguier les Sitcans qui ne méritaient pas d'être considérés comme un peuple indépendant. Ses compatriotes, car il était Housnoviais, et avait épousé une Sitcane, les méprisaient tant, que leur nom était employé comme terme de reproche; quand un enfant commet une faute on lui dit qu'il est aussi bête qu'un Sitcan.

« Quoique je connusse un peu le caractère des

sauvages, j'avoue que je fus étonné de la proposition des Housnoviais; alliés à leurs voisins les Sitcans par des mariages fréquens, ils auraient dû, ce me semblait, vivre du moins en bonne intelligence avec eux, malgré leur répugnance à les reconnaître comme des frères de la même famille. Mais ce ne sont pas là les idées que l'on trouve chez les peuples non civilisés; chez eux la puissance est le seul mobile de toutes les actions; ce principe est poussé ici au point qu'une tribu vaincue est attaquée par chacune jusqu'à ce qu'elle soit exterminée; les prisonniers sont réduits en esclavage, quoique ceux qui s'en sont emparés soient leurs plus proches parens.

« Malgré son zèle l'ambassadeur manqua le but auquel il croyait que son discours le ferait atteindre; on se contenta de lui répondre comme auparavant par les assurances d'une amitié générale. Informé du meurtre d'un de nos pêcheurs, il nous laissa à peine le temps d'achever notre récit, et nous pressa avec plus de véhémence pour obtenir la permission de détruire cette race de forcenés; puis il entama leur histoire dès leur origine, pour nous convaincre qu'ils avaient toujours été des gens peu considérables. Dans une petite île voisine de notre vieux fort, dit-il, vivaient autrefois deux frères; on ne savait d'où ils venaient; ils ne manquaient de rien. Un jour, en

se promenant sur le bord de la mer, Ichat le plus jeune des deux trouva une plante marine ressemblant à un fruit sauvage : il en goûta ; le frère aîné lui dit qu'il avait mangé un fruit défendu , et qu'en conséquence l'abondance dont ils jouissaient allait s'évanouir et qu'ils seraient obligés de travailler pour vivre ; alors ils s'abandonnèrent au chagrin et déplorèrent leur malheur. Bientôt quelques habitans de Stéhin , peuple qui demeure au-delà des îles de l'Amirauté , étant venus à cet endroit, auraient fait les deux jeunes gens esclaves , s'ils ne leur eussent représenté qu'ils étaient pauvres et malheureux ; ils les prièrent de ne pas les priver de leur liberté , et leur demandèrent à épouser des femmes de leur pays qui leur enseigneraient à se conduire dans le monde. Les Stéhiniais se rendirent à leurs sollicitations , ces jeunes gens eurent ensuite plusieurs enfans et furent ainsi les fondateurs de la nation Sitcane.

« J'ai donné ce récit en entier à cause de sa grande ressemblance avec l'histoire de la faute de nos premiers pères. Malgré le mépris avec lequel ce vieillard traitait les Sitcans , j'ai eu plus d'une occasion de connaître dans nos relations avec eux qu'ils sont fins et hardis. Leurs toyons étaient souvent éloquens et employaient des expressions sublimes. Ils juraient par leurs ancêtres , par leurs parens vivans et morts ; et appelaient le

ciel , la terre , le soleil , la lune et les étoiles en témoignage de ce qu'ils disaient, principalement lorsqu'ils avaient l'intention de tromper.

Depuis notre arrivée au fort du Nouvel-Arkhangel , nous avons généralement eu beau temps. A la fin du mois d'octobre , il changea ; la neige couvrit les montagnes ; les matinées étaient très-froides. Du 2 au 9 novembre , on observa fréquemment des aurores boréales ; le thermomètre ne s'éleva pas au-dessus du point de la congélation. Ayant effectué , autant qu'il était en mon pouvoir , l'objet pour lequel j'étais venu à Sitca , je dis adieu à M. Baranov , et je mis à la voile pour retourner à Cadiak , espérant y trouver le repos dont mon équipage et moi nous avions tous besoin.

La *Néva* partit du Nouvel-Arkhangel le 10 novembre ; elle mouilla dans le port Saint-Paul de l'île Cadiak le 16.

« Le lecteur peut aisément s'imaginer , dit M. Lisiansky , que nous nous trouvions très-heureux. Après avoir tenu la mer si long-temps et avoir éprouvé un événement aussi désagréable que le dernier qui nous était arrivé , un pays stérile nous paraissait bien préférable au meilleur vaisseau du monde. Toutefois la colonie de Saint-Paul , peu considérable et peuplée d'un petit nombre d'habitans civilisés , ne pouvait nous of-

frir ni beaucoup d'occupation, ni de grands amusemens pendant les cinq mois d'hiver que nous devons y passer. Mon devoir était de découvrir quelque chose de ce genre pour maintenir parmi mon équipage le bon ordre, la gaieté et la santé. La chasse et la pêche étaient les premières ressources qui se présentaient. Pendant les fêtes de Noël, j'employai mes matelots à construire deux monticules immenses de glace dont la montée était assez large et assez douce, pour que l'on pût porter un traîneau à son sommet, et, après s'y être placé, glisser jusqu'en bas. Ce divertissement, très-commun en Russie, était nouveau à Cadiak, surtout pour les Aléoutes qui accouraient de tous côtés pour en être les spectateurs, et pour y prendre part, sous la direction de mes matelots. Je fournis à ceux-ci des fusils, de la poudre et du plomb; en peu de temps ils devinrent d'excellens tireurs; quelquefois ils prenaient du poisson pour leur table; quand le temps trop froid les empêchait de se livrer à cet exercice, ils faisaient la chasse aux corneilles; elles étaient petites; marinées dans le vinaigre, elles n'étaient pas mauvaises, je donnais l'exemple sur ce point. Parfois je me faisais servir de ces oiseaux ainsi préparés; quoique ce ne fût pas un mets très-délicat, cependant il faisait diversion à l'uniformité constante de la viande salée;

il fut à cet égard très-salutaire. M. Bander qui commandait la colonie, pendant l'absence de M. Baranov, était un homme enjoué; la société de cet ancien militaire nous fit passer beaucoup de momens agréables.

« Durant le mois de décembre, quoique le vent soufflât du nord, le temps fut assez doux. Jusqu'au 24, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 38° (2° 66); alors il baissa jusqu'à 26° (2° 66—0); la terre se couvrit de neige pour plusieurs mois. On ne regarda pourtant l'hiver comme commencé qu'au mois de janvier. Il fut, à l'exception de quelques jours du mois de février, constamment sec et clair; le vent soufflait bon frais de l'ouest au sud-ouest. Le jour le plus froid fut le 22 janvier; le thermomètre descendit à zéro (14° 21'—0). Les derniers jours de février et les premiers de mars furent si froids, que le mercure était quelquefois entre 14 et 15°. A cette époque, je mesurai l'épaisseur de la glace dans le voisinage de nos habitations; elle était de 18 pouces.

« Le 9 mars le printemps commença; j'en profitai pour faire à la *Neva* les réparations nécessaires. Je déterminai la longitude du port Saint-Paul à 152° 8', à l'ouest de Greenwich. Ensuite j'explorai la partie orientale de Cadiak; je m'embarquai à cet effet avec un maître et quelques matelots dans trois bidarkas. »

Dans cette excursion, M. Lisiansky visita Ihack, établissement de la compagnie, qui ne consistait qu'en onze maisons ou barabras; elles étaient extrêmement misérables et sales. La marée était basse en ce moment; tous les habitans en profitaient pour chercher sur le rivage des coquillages qui font leur principale nourriture dans cette saison; il ne restait dans les maisons que les enfans trop jeunes pour se livrer à cette occupation.

Le chef d'Ihack étant venu me voir, dit M. Lisiansky, se plaignit beaucoup de sa pauvreté; j'essayai de lui persuader que son excessive indolence en était la cause principale, et je lui indiquai différens moyens d'améliorer sa position et de rendre son existence plus heureuse. Je lui conseillai, ainsi qu'à ses gens, de bâtir des maisons plus solides, de se munir régulièrement de provisions d'hiver, ce qu'ils négligent toujours, d'être plus propres, et enfin de cultiver diverses plantes potagères qui leur sauveraient l'embaras de recueillir des racines et des herbes bien moins nourrissantes et moins agréables au goût. En parlant de nourriture, ces gens me firent entendre que la chair de baleine était la meilleure, quoique, pendant la saison de la pêche, ceux qui prennent ces cétacés soient regardés comme impurs, et que personne ne

veuille manger au même plat avec eux, ni même les approcher.

On raconte que lorsque la saison de la pêche est passée, ces hommes cachent dans les montagnes leurs ustensiles de pêche, jusqu'à ce qu'ils en aient besoin de nouveau. On ajoute que lorsqu'ils le peuvent, ils déterrent et volent les cadavres des pêcheurs qui ont été heureux dans leurs entreprises, et les conservent dans des cavernes. Les uns disent que c'est parce qu'ils sont persuadés que la possession de ces corps rendra leur pêche avantageuse, d'autres prétendent que c'est pour en extraire un suc ou une graisse dans laquelle on trempe les flèches dont la blessure fait plus promptement mourir les baleines.

J'appris dans ma conversation avec le chef d'Ihack, une particularité peu flatteuse pour un de mes compatriotes: le capitaine du premier navire russe qui s'était montré sur la côte méridionale de Cadiak, en 1768, en avait tellement maltraité les habitans, qu'ils en conçurent de l'aversion pour tous les étrangers. Un autre navire de la même nation ayant relâché au même endroit l'année suivante, ils l'attaquèrent et le forcèrent de se retirer.

Dans la soirée du 26, je reçus la visite d'un Russe qui avait demeuré à Ounalachka, dans le